

Conclusion :**TEMPS, INTELLIGENCES ET REPRÉSENTATIONS**

1. RAPPEL DE LA PROBLÉMATIQUE.....	605
2. TEMPS, SCHÉMATISATION ET INTELLIGENCES.....	608
2. 1. PROCESSUS MENTAUX ET REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES.....	608
A. Le traitement des époques passée et future	608
B. Système calendaire-chronométrique et détermination.....	609
C. Cohérence des systèmes linguistiques	612
2. 2. A LA QUÊTE DES INVARIANTS.....	617
A. L'exemple des marqueurs verbaux aspectuels et/ou temporels	619
B. Polysémie et intelligences.....	621
C. Intelligences et épaisseur du langage	623
3. REPRÉSENTATIONS DU TEMPS ET ORIENTATION.....	626
3. 1. LE CAS DU WOLOF	626
A. Repérage temporel et mode de repérage	626
B. Temps et orientation en wolof.....	629
C. Repérage temporel dans d'autres langues.....	630
3. 2. TEMPS ET ESPACE VECTORIEL.....	633
A. Le point de vue des linguistes.....	633
B. Temps, sens, direction et espace vectoriel.....	637
4. VERS UNE LINGUISTIQUE CULTURELLE	638

1. RAPPEL DE LA PROBLÉMATIQUE

La ligne directrice de ce présent travail tient pour l'essentiel de la sémantique cognitive qui rapporte tous phénomènes linguistiques à des opérations mentales. Les fondements de la sémantique cognitive reposent sur l'hypothèse de relations entre trois phénomènes : la diversité des langues, l'universalité de certains domaines conceptuels (espace, temps, expériences, couleurs...) et la faculté de langage, identique pour tout individu ; ou pour simplifier, entre les variations inter-langues et intra-langues et les invariants de substance et de fonctionnement¹. Catherine Fuchs et Stéphane Robert² nous expliquent que cette problématique de l'existence d'invariants sémantiques permettant le passage entre les diverses représentations construites par chaque langue pose les questions suivantes :

« De quel niveau relèvent-ils ? A l'inverse, comment rendre compte des variations attestées par les langues concernant à la fois le découpage du monde et le mode d'expression des contenus véhiculés par les énoncés ? Enfin, quels rapports ces représentations et ces opérations linguistiques entretiennent-elles avec les autres processus cognitifs, notamment ceux qui relèvent de la perception ? Peut-on identifier purement et simplement représentations linguistiques et représentations cognitives [...] ? » (C. Fuchs et S. Robert, 1996 : 2).

Se donner pour objectif de rassembler un maximum de représentations linguistiques du temps de manière à en rendre la cohérence tant sur le plan de la langue (selon une approche sémasiologique) que du domaine conceptuel étudié (selon une approche onomasiologique), implique nécessairement un questionnement sur la nature de ces représentations. Et essayer de reconnaître la nature de ces représentations, c'est essayer de comprendre les processus cognitifs mis en jeu pour qu'une telle entité de connaissance puisse se réaliser.

Comme nous avons pu le voir lors de l'introduction, les théories sur les représentations mentales envisagent deux sortes de représentations : (i) les représentations imagées qui supposent un appui sur la perception³ et (ii) les représentations abstraites, renvoyant à un contenu propositionnel/notionnel et logique, et donc sans relation avec la perception. Mais qu'en est-il du point de vue des linguistes sur les représentations linguistiques ?

Une des manières d'appréhender les relations entre représentations linguistiques et représentations mentales consiste à analyser un phénomène linguistique particulièrement représentatif de ce jeu entre variations et invariance. C'est pour cela que nous avons choisi

¹ D'après C. Fuchs, 1996, p. 18. Les « *invariants de structure* » renvoient aux domaines conceptuels universels et « *les invariants de fonctionnement* » renvoient aux abstractions schématiques.

² 1997, p. 2.

³ J.-F. Dortier rappelle que l'existence des représentations mentales imagées a été confirmée par des expériences menées grâce aux techniques d'imagerie cérébrale fonctionnelle qui révèlent l'activité de processus biologiques liés à la perception lorsqu'une représentation spatiale est activée par un sujet cognitif. 2002, pp. 418-419.

de clore cette thèse par une étude de quelques morphèmes au comportement polysémique et polyfonctionnel.

Car ce qui autorise à ces termes un tel comportement, c'est l'abstraction d'une invariance propre à un emploi, et commune à un autre emploi. Cette invariance matricielle – donc cette forme génératrice d'autres formes – renvoie à un schéma, donc à une représentation mentale plus *essentielle*. Mais quelle est la nature épistémologique de cette forme schématique ? Est-elle de nature imagée ou bien est-elle purement abstraite ?

Divers théories et modèles, selon une approche linguistique et cognitive, ont tenté d'apporter quelques éléments de réponse à la question de la polysémie. Si toutes s'entendent à affirmer que la dimension configurationnelle du sens repose sur l'abstraction d'une forme schématique, elles divergent toutes quant à la nature épistémologique de ce schéma cognitif. Certains, comme les linguistes tenants de la Grammaire Cognitive, optent pour des représentations imagées (à caractère spatial donc) issues de l'expérience et la perception. D'autres envisagent les représentations comme dégager des pôles expérientiel et perceptif, comme des schèmes notionnels et logiques ; tel est le point de vue défendu actuellement¹ par la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives. D'autres encore admettent l'importance, la primauté de l'espace dans la signification, mais selon des modalités plus épurées, proches de la gestalt-théorie (donc basées sur une différenciation saillante et prégnante d'une forme définie par rapport à un fond), comme l'entend Robert dans le modèle de la grammaire fractale.

On pourrait, afin de mettre d'accord ces diverses théories cognitives du langage, supposer que la nature des représentations mentales associées à la notion d'un terme linguistique est fonction de la dimension du sens de ce terme. Ainsi, les prépositions spatiales impliqueraient des formes schématiques relatives à des schèmes puisés dans la perception et la représentation concrète ; à l'opposé, les prépositions présentant un rôle plus fonctionnel impliqueraient des formes schématiques relatives à des opérations logiques, synthétiques, reliant des notions et des propositions (lexis).

Or, à partir des diverses observations que nous avons pu effectuer tout au long des cinq chapitres précédents sur les microsystèmes linguistiques impliquant de la temporalité, nous nous sommes aperçu qu'aucun de ces modèles théoriques ne parvient, à partir des outils qu'ils proposent, à simuler le comportement de l'ensemble des composants linguistiques et plus particulièrement des termes et composants impliquant un comportement polysémique. En fait, chaque théorie parvient à rendre compte d'un type de mutation. De plus, il est des termes – dont le plus emblématique dans notre étude est *diggante* – pour lesquels nous avons dû faire appel à chacune des trois considérations pour expliquer le comportement polysémique et polyfonctionnel.

Nous allons donc essayer de démontrer que ces diverses théories ne s'excluent pas mutuellement mais qu'elles sont en fait complémentaires, que leurs outils ne permettent d'expliquer qu'un type unique de comportement linguistique ; et les diverses significations

¹ Nous précisons "actuellement" puisque, selon l'attitude adoptée initialement par Culioli, la forme schématique est un outil de travail linguistique, c'est une méta-représentation. Il se garde, par précaution, d'affirmer que ses formes schématiques renvoient à des opérations mentales d'ordre logique ; même s'il fait allusion aux opérations logico-mathématiques de Piaget (Culioli, 1990, T. 1, pp. 67-68)

d'un même terme polysémique peuvent être le produit de différentes transformations. De plus, sur certains phénomènes de création de significations nouvelles, deux modèles théoriques peuvent être valides simultanément parce qu'ils permettent tous deux de résoudre l'explication d'un phénomène de création sémantique.

Ainsi donc, selon nous, les représentations linguistiques sont bien construites à partir de divers processus cognitifs dont les opérations qu'ils sous-tendent tiennent de différentes intelligences relatives à des traitements expérimentiels, perceptifs et synthétiques de l'information.

Une telle hypothèse, dans le cas particulier du concept de temps, implique donc un traitement tout à la fois concret et abstrait de temporalité. Car nous savons que la perception du temps est intrinsèquement liée au mouvement. Néanmoins, le temps, insaisissable et fondamentalement abstrait, est un phénomène qui n'est rien d'autre que le produit de l'activité mentale de l'Homme. Comment réussir à concilier ces appréciations paradoxales ?

A partir d'une synthèse des différents systèmes de repérage temporel propres au wolof et d'exemples issus d'autres langues, nous verrons qu'il est possible de ramener la situation temporelle d'un événement par rapport à un autre à un espace de type vectoriel, c'est-à-dire à un espace orienté ; orientation qui symbolise, selon une relation iconique, le mouvement d'où naît le temps. De plus, pour qu'un espace vectoriel puisse être valable, il faut qu'il soit normé. Et c'est la culture qui fixe cette norme en donnant une direction arbitraire au vecteur de référence.

2. TEMPS, SCHÉMATISATION ET INTELLIGENCES

Grâce à l'analyse des microsystèmes impliquant de la temporalité étudiés tout au long de ces cinq chapitres, nous avons pu collecter un certain nombre d'indices qui nous permettent d'émettre quelques hypothèses quant à la nature des représentations temporelles.

Ces indices sont de deux sortes. Ils sont révélateurs (1) soit de l'influence de processus mentaux (au niveau du traitement de l'information principalement) sur les représentations du temps en particulier (voire sur le linguistique plus généralement), (2) soit du fait que la mécanique du langage est obligée de faire appel à des opérations mentales impliquées initialement dans d'autres processus cognitifs pour construire une langue.

2. 1. PROCESSUS MENTAUX ET REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES

Le traitement linguistique de certaines formes et des syntagmes figés renvoyant à un intervalle de temps peut être fonction de la manière dont ces intervalles temporels sont traités par l'appareil cognitif.

Deux exemples assez flagrants de tels processus relatifs à l'influence du cognitif sur le traitement linguistique des représentations temporelles nous sont donnés par (A) la structure des formes permettant de situer une occurrence d'événement par rapport à la durée qui la sépare du moment de l'énonciation et par (B) la manière dont sont déterminés les noms relatifs au système calendaire-chronométrique.

A l'inverse, (C) la langue, parce que nécessairement organisée en microsystèmes cohérents, peut se servir de ce principe de cohérence, pour organiser des relations temporelles. Ce type de phénomène est particulièrement saillant avec le système des hypotaxes temporelles, ou encore lorsque de nouvelles significations viennent s'ajouter aux mots d'une langue (polysémie ou métaphore).

A. Le traitement des époques passée et future

En wolof, comme en français d'ailleurs, la structure linguistique relative à l'expression de la situation – en termes de durée – d'une occurrence d'événement (auquel réfère un procès) vis-à-vis du moment de l'énonciation est fonction des époques passée et future. En effet, dans ces deux langues, on a recours à une opération de localisation relative au domaine de **l'espace** lorsqu'il s'agit de localiser une occurrence dans le futur ; alors que dans l'expression de la durée qui sépare un événement passé du moment de l'énonciation, les termes qui composent cette expression ont un rapport intrinsèque avec de **l'acquis** (en fait, une prédication d'existence de la durée)¹ :

¹ Revoir dans le chapitre 2, en 2. 1. B.

- Pour le futur :

Dinaa dem Senegaal fii ak ñenti weer

Inaccompli-1sg+parfait aller Sénégal ici et quatre-de mois

J'irai au Sénégal dans quatre mois (litt. j'irai au Sénégal d'ici quatre mois)

- Pour le passé :

Ba ma dalee bey tool bii ag léegi, fukki at la

Quand 1sg+narratif commencer-antériorité cultiver champ ce et maintenant, dix-de
année 3sg+emphC

J'ai commencé à cultiver ce champ il y a dix ans (litt. Quand j'ai commencé à cultiver ce champ et maintenant, c'est dix ans)

Comme l'explique Claude Vandeloise¹ pour le français, ces deux sortes de structures sont fonction de l'appréhension des époques passée et future puisque le passé renvoie à de l'acquis (les faits passés ont eu une existence qui a pu faire l'objet d'une vérification) ; alors que le futur, parce qu'incertain, renvoie à une projection spatiale. Car, nous explique Piaget², le futur trouve sa source dans l'intention de la réalisation d'actes premiers comme le fait de prendre un objet par exemple. Un tel acte suppose deux états : le premier état, au moment où la main n'a pas encore saisi l'objet désiré, et un état second, à un moment ultérieur où la main saisit l'objet (état intentionnel qui a dû faire l'objet d'une représentation mentale préalable) : d'où cette représentation spatio-temporelle d'un mouvement **projectif**. Là encore, on voit que temps et espace sont indissociables puisque c'est l'espace et plus précisément le mouvement qui révèle le temps.

Cette opposition ne se retrouve pas dans d'autres structures susceptibles de repérer une occurrence de procès par rapport au moment de l'énonciation. Néanmoins, on remarque quand même que les marqueurs relationnels *ba* en wolof et "jusqu'à" en français qui permettent de stipuler le terme à-venir d'une occurrence de procès, peuvent, dans ces deux langues, introduire un régime renvoyant aussi bien à une notion de zone spatiale qu'à un intervalle de temps³.

B. Système calendaire-chronométrique et détermination

Nous avons pu observer, lors de l'étude des termes issus du système calendaire-chronométrique – appelés pour la circonstance cadres de référence temporelle⁴ – que le mode de détermination de ces nominaux était pour le moins inhabituel et différait selon qu'il s'agissait de cadres de référence génériques ou de cadres de référence spécifiés⁵.

¹ 1999.

² 1946.

³ Voir l'étude du marqueur *ba* : "jusqu'à" en 1. 4. dans le chapitre 4. Ce phénomène vaut également pour le français.

⁴ Voir en 1. 1. B. dans le chapitre 2 consacré à l'étude des circonstanciels de temps.

⁵ Voir en 3. 1. A. dans le chapitre 2 ainsi que la première partie de l'annexe 2.

- **Cadres de référence génériques et cadres de référence spécifiés**

En ce qui concerne les cadres de référence temporelle issus du système calendaire-chronométrique, une dichotomie s'impose, en wolof comme en français, entre les cadres de référence génériques et les cadres de référence spécifiés¹. Une telle distinction est révélée lorsque ces termes servent à la localisation d'une occurrence de procès dans le temps², par la manière dont le système des déterminants opère pour pouvoir le modifier : en effet, nous avons pu remarquer que, lors d'un fléchage situationnel, les cadres de référence génériques³ sont systématiquement déterminées par des déterminants déictiques démonstratifs et jamais au moyen d'un article défini :

<u>Weer wii</u> la Usmaan di ñibbisi	? <u>Weer wi</u> la Usmaan di ñibbisi
<u>Mois ce</u> 3sg+emphC Ousmane inaccompli rentrer	<u>Mois le</u> 3sg+emphC Ousmane inaccompli rentrer
C'est <u>ce mois-ci</u> qu'Ousmane rentre	? C'est <u>le mois</u> qu'Ousmane rentre
	(sauf s'il s'agit d'un fléchage contextuel)

Alors qu'avec les cadres de référence spécifiques, toujours lors d'un fléchage situationnel, on emploie normalement aussi bien d'articles-déterminants définis que des déterminants déictiques démonstratifs :

Demal toggal ma ko ak gerte ci ngoon gi
 Aller-2sg+impératif préparer-bénéfactif moi le avec arachide prép. soirée la
Vas me le préparer avec de l'arachide dans la soirée

Kuy jàng meesu dibéer bii ?
 Qui-inaccompli organiser_la_cérémonie_religieuse messe-de dimanche ce ?
Qui va dire la messe de ce dimanche ?

Cette dichotomie est d'ordre notionnel⁴ : les **cadres spécifiés** se différencient, au sein d'un cycle, les uns des autres par leur nom (*altine* : "lundi", *talaata* : "mardi"..., *suba* : "matin", *ngoon* : "après-midi"...) ; alors que les segments temporels auxquels réfèrent les **cadres génériques** (dont la notion renvoie généralement, en plus, à l'étalon du cycle dans lequel ils opèrent⁵) sont uniquement définis par les bornes qui les composent (*bés* : "jour", *weer* : "mois", *at* : "année"...). On est donc obligé de passer par une expression forte de la deixis pour que les intervalles de temps auxquels ils réfèrent soient déterminés.

Ici donc, on voit que c'est une distinction notionnelle relative à l'organisation du système calendaire-chronométrique qui impose une contrainte sur le traitement linguistique de ces nominaux impliquant de la temporalité.

¹ Voir dans le chapitre 2, en 1. 1. B.

² Au sein d'un syntagme circonstanciel de temps.

³ A l'exception des embrayeurs puisqu'ils n'acceptent pas de déterminants

⁴ Voir en 1. 1. B. dans le chapitre 2

⁵ Ce qui explique pourquoi les cadres de référence génériques peuvent également servir à la mesure de la durée.

- **Détermination et iconicité**

Le comportement du déterminant zéro¹ (noté /-Ø/), lorsqu'il modifie des cadres de référence temporelle spécifiés, est relativement insolite puisqu'il permet d'explicitier une opération qu'il n'a pas l'habitude de marquer, à savoir un fléchage situationnel. Alors que, dans le système de la détermination, jamais la marque zéro ne permet d'exprimer une telle opération².

Pour Pierre Cotte³, à la suite des travaux de Benveniste et de Guillaume sur l'iconicité de la forme zéro, ce qui n'a pas besoin d'être marqué, c'est ce qui est saillant pour la conscience ; et ce qui est proche et préoccupant pour la conscience au niveau temporel, c'est ce qui est proche du moment de l'énonciation. Ainsi, les formes linguistiques dont le sémantisme renvoie à une identification prégnante à T₀ n'ont pas nécessairement besoin d'être marquées linguistiquement. C'est le statut cardinal du moment de l'énonciation, moment perçu comme le repère par défaut.

Sama jëkkër tukki na. Ngoon Ø, nanga fa ñëw !
 Mon époux voyager 3sg+parfait. Soir (lë), 2sg+obligatif là venir !
Mon époux est parti en voyage. Reviens là le soir !

A l'inverse, les marques positives indiquent une séparation, une différenciation voire une rupture par rapport au moment de l'énonciation.

Démb, Ndakaaru laa nekkoon. Suba ñi, dama xooli woon musée IFAN, ngoou ñi
 ma dem tefes
 Hier, Dakar 1sg+emphC se_trouver-passé. Matin lë, 1sg+emphV voir-allatif passé
 musée IFAN, après midi la 1sg+narratif aller plage
*Hier, j'étais à Dakar. Le matin, j'ai visité le musée de l'IFAN, l'après-midi, je suis allé à la
 plage*

On aura également remarqué que les termes renvoyant à des périodes présentant une très forte identification par rapport au moment de l'énonciation – des embrayeurs comme *suba* : “demain”, *daaw* : “l'année dernière” ou encore *tëy* : “aujourd'hui⁴” – fonctionnent à la manière d'adverbes, c'est-à-dire sans nécessité de marques de détermination ; alors que ce type de termes s'apparente initialement à des noms puisqu'ils sont capables de développer des propriétés référentielles.

Là encore, on voit bien que le traitement des formes linguistiques impliquant de la temporalité n'est pas systématiquement imposé par des contraintes propres au système

¹ Revoir dans le chapitre 2, en 3. 1. A. ainsi que dans la première partie de l'annexe 2.

² La forme zéro permet également de renvoyer à un fléchage contextuel mais pour les mêmes types de raisons pour un fléchage situationnel. Voir plus loin en 2. 1. C.

³ 2002/2003.

⁴ D'ailleurs, comme le remarque P. Cotte, “aujourd'hui” n'est-t-il pas l'amalgame de “au jour d'hui”. Ainsi donc, alors que cette forme connaît actuellement un emploi adverbiale, il s'agit à l'origine un syntagme nominal introduit par une préposition qui, au cours du temps, a développé petit à petit un rapport fort à la deixis, tant et si bien que cette forme s'est figée en un adverbe.

linguistique wolof mais aussi selon la manière dont sont appréhendés ces intervalles temporels par l'appareil cognitif.

C. Cohérence des systèmes linguistiques

L'influence de principes cognitifs généraux ne se limite pas qu'aux représentations du temps, on peut retrouver l'expression de tels phénomènes dans la construction des microsystèmes que supposent les langues. Pour exemplifier cela, nous allons vous présenter deux faits de la langue wolof où celle-ci use de principes structurants visant à rendre cohérente la structure de tous les microsystèmes linguistiques qui la composent.

- **Le marqueur polysémique *ba* : “quand” / “jusqu'à”**

Le but de la polysémie est de créer un nouveau morphème en associant à un signifiant existant un nouveau signifié, évitant ainsi la multiplicité des formes linguistiques. Néanmoins, plus il y a de marqueurs polysémiques, plus il y a risque d'ambiguïté. En conséquence, la langue va devoir s'organiser de manière à éviter ces risques de confusion sémantique.

Pour illustrer un tel phénomène, on peut citer l'exemple du marqueur *ba* – “quand” / “jusqu'à” – pour lequel nous avons émis l'hypothèse qu'il s'agissait d'un morphème polysémique¹. Ainsi, le système hypotaxique au sein duquel opère ce marqueur², est régi de telle manière qu'il ne peut y avoir de méprise sur la valeur qu'il explicite.

En fait, en wolof, il existe trois marqueurs susceptibles d'introduire une subordonnée temporelle : *bi* et *bu* : “quand” et *ba* : “quand” / “jusqu'à”. L'usage d'une proposition subordonnée temporelle implique nécessairement deux relations de repérage temporel³ : (i) le repérage de la subordonnée par rapport à sa principale et (ii) le repérage de la subordonnée par rapport au moment de l'énonciation :

(i) Pour stipuler le repérage de la subordonnée par rapport à la principale⁴ (ou repérage temporel interpropositionnel), le wolof dispose de trois marqueurs qui entrent en distribution concurrente dans la subordonnée : (a) /-Ø/ pour indiquer la postériorité des subordonnées en *ba* : « jusqu'à » ; (b) /-ee/ pour l'antériorité et /-y/ pour la concomitance avec des subordonnées introduites par les conjonctions *bi*, *ba*, *bu* : “quand” :

- (a) Avec /-Ø/ : postériorité
 Dama xaar ba mu Ø ñëw
 1sg+emphV attendre jusque 3sg+narratif (postériorité) venir
J'ai attendu jusqu'à ce qu'il vienne

¹ Voir l'étude proposée de ce morphème en 2. 4. dans le chapitre 3.

² L'ensemble du système hypotaxique des subordonnées introduites par le morphème subordonnant /b-/, voir en 2. dans le chapitre 3.

³ Il conviendrait d'ajouter également le repérage de la principale par rapport à T₀. Voir en 1. 1. A. dans le chapitre 2.

⁴ Revoir dans le chapitre 3 en 2. 1. A.

(b) Avec /-ee/ : antériorité

Amara dina jénd cuub bu demee marse

Amara inaccompli-3sg+parfait acheter teinture quand aller-antériorité marché

Amara achètera une teinture lorsqu'il ira au marché

(b) Avec /-y/ : concomitance

Ba muy dugg ci gaar bi la saxaar teddi

Quand 3sg+narratif-inaccompli entrer prép. gare la 3sg+emphC. train démarrer

Au moment où il entre dans la gare le train démarre

(ii) A cause de la conjugaison usitée dans la proposition subordonnée (le narratif, systématiquement), le repérage situationnel de la subordonnée est un cas un peu plus complexe puisque cette conjugaison appelle un ancrage extérieur¹. En effet, avec ce paradigme aoristique, le repérage temporel est non instancié et dépend d'un repère contextuel.

En fait, dans le cas des subordonnées en *bi*, *ba* et *bu* : “quand” et *ba* : “jusqu'à”, cet ancrage est fonction de la relation temporelle qui s'est établie entre subordonnée et principale². Ainsi, (a) puisque les subordonnées en *ba* : “jusqu'à” apparaissent toujours en apodose, le repérage de ces subordonnées s'effectue par rapport à la principale comme dans les récits où la proposition qui précède fournit un repère à celle qui lui succède, selon une relation de postériorité ; et (b) grâce aux indices déictiques spatio-temporels /-i/, /-a/ et /-u/ suffixés au morphème /b-/ avec les trois autres conjonctions. De sorte que /-i/ localise la subordonnée dans un passé proche, encore d'actualité, /-a/ pour un passé plus lointain ou dans les récits, et /-u/ dans le futur. De plus, à la différence des subordonnées en *ba* : “jusqu'à”, les subordonnées en *bi*, *ba* et *bu* : “quand” peuvent apparaître aussi bien en protase qu'en apodose (pour une exemplification de ces phénomènes linguistiques, voir les trois exemples précédents).

Deux **indices linguistiques** sont donc nécessaires pour distinguer laquelle des deux opérations est en fait explicitée par la conjonction *ba* :

- (i) la place de la subordonnée (apodose et protase pour *ba* : “quand”, apodose uniquement pour *ba* : “jusqu'à”),
- (ii) le type de marqueur de temps relatif usité (Ø pour *ba* : “jusqu'à” *versus* /-ee/ ou /-y/ pour *ba* : “quand”).

Ici donc, c'est le principe de cohérence des microsystemes linguistiques qui sert à organiser les relations temporelles. Et le principe de cohérence est un principe informationnel et non un principe linguistique.

¹ Revoir en 2. 1. C. dans le chapitre 3.

² Rappelons que le repérage temporel inter-propositionnel entre subordonnée et principale est, rappelons-le, un repérage antérieur au repérage situationnel de chacune des deux lexis.

Certes, ce principe n'est pas un processus mental en relation avec l'élaboration des schèmes temporels primitifs, mais cela montre bien que la langue a recours à des mécanismes cognitifs qui lui sont extérieurs pour se construire.

- **La conjonction *ginnaaw* (b-) : “après que” / “puisque”**

On peut également trouver des termes polysémiques qui, lorsqu'ils s'insèrent dans un microsystème linguistique pour expliciter une signification nouvelle, utilisent la cohérence de ce microsystème ; comme c'est le cas par exemple pour le marqueur *ginnaaw* qui peut entrer dans la construction de deux sortes de subordinées¹ : (i) dans une subordinée à valeur causale – < *gannaaw* + Proposition > : “puisque P” – ou (ii) dans une subordinée à valeur temporelle – < *gannaaw b-* + Proposition > : “après que P”.

(i) *Gannaaw* : “puisque”

Gannaaw yaa ko taqal, yaa koy raxas

Puisque 2sg+emphS le salir, 2sg+emphS le-inaccompli laver

Puisque c'est toi qui l'as sali, c'est toi qui vas le laver

(ii) *Gannaaw b-* : “après que”

Gannaaw ba ñu jogee ci émission boobu, jot nañu fi itam ay lettre

Derrière quand on+narratif quitter-antériorité prép. émission cette, recevoir on+parfait ici également des lettre

Après ce que [derrière quand] nous avons dit de cette émission, nous avons reçu également des lettres

Nous avons remarqué que ces deux structures subordinatives pouvaient être mises en parallèle avec deux autres constructions basées sur la conjonction *ba* : “jusqu'à”, (i') < **ba** + Proposition > : “jusqu'à ce que P” / (ii') < **ba** + [**b-** + Proposition] > / “jusqu'au moment où P”². Car, au niveau logico-discursif, le premier type de construction (i et i') invite à une saisie de la relation entre subordinée et principale selon des modalités à la fois d'ordre causal et consécutif ; alors que dans la seconde construction (ii et ii'), la relation qui unit subordinée et principale est de nature strictement temporelle :

(i') Subordonnée à valeur causale/consécutive
Xaar naa ba ba mu ñëw
Attendre 1sg+parfait jusqu'à quand 3sg+narratif venir
J'ai attendu jusqu'au moment où il est arrivé

(ii') Subordonnée à valeur consécutive
Xaar naa ba mu ñëw
Attendre 1sg+parfait jusqu'à 3sg+narratif venir
J'ai attendu jusqu'à ce qu'il vienne

□ Avec X (cause/précédant) → Y (conséquence/succédant)

	Causalité + Temporalité	Temporalité
<i>Ginnaaw</i>	<i>gannaaw</i> + Ø + X X : cause	<i>gannaaw</i> + b- + X X : précédant
<i>Ba</i>	<i>ba</i> + Ø + X X : conséquence	<i>ba</i> + b- + X X : succédant

¹ Voir en 6. 4. dans le chapitre 4.

² Voir les subordinées temporelles et hypothétiques (chapitre 3) en wolof en 2. 4.

Là encore, le mécanisme de création d'une nouvelle signification pour du terme *ginnaaw*, fonctionnant initialement comme un nom – *ginnaaw bi* : “le dos” / “la partie arrière”, use d'une structuration hypotaxique préexistante opposant subordonnées à valeur causale et subordonnées à valeur temporelle pour que *diggante* puisse à son tour exprimer dans des constructions subordinatives similaires ce type de valeurs, en vertu du principe de cohérence des microstructures linguistiques.

- **Pour conclure sur la cohérence des systèmes linguistiques**

On voit que ce qui permet cette recherche de cohérence des microsystèmes linguistiques repose sur l'existence d'un certain nombre de traits caractéristiques (syntaxiques et/ou morphologiques, voire sémantiques) qui fondent et définissent chaque microsystème.

Cependant, l'organisation systématique des langues est en perpétuelle évolution, déjà pour préserver une certaine écologie (organiser des systèmes de relations sémantiques à partir d'un minimum de composants linguistiques tout en faisant en sorte que ce système ne présente pas d'ambiguïtés). A ce titre, la polysémie peut être vue comme un processus participant à l'établissement de tels systèmes puisqu'elle évite la création d'un nouveau signifiant, évitant ainsi la multiplicité des formes. Mais en même temps, la polysémie est un principe qui génère des ambiguïtés ; d'où la nécessité d'utiliser un maximum des traits caractéristiques d'un microsystème pour qu'il n'y ait pas risque de confusion sur la valeur explicitée par un terme polysémique.

Benveniste¹ en arrive aux mêmes conclusions dans son étude du système des pronoms clitiques du français (et plus particulièrement des pronoms « le » en fonction d'objet direct et « lui » en fonction d'objet indirect, alors que les autres clitiques – « me », « te », « se »... – fonctionnent aussi bien comme objet direct que comme objet indirect). Il conclut, après avoir comptabilisé l'ensemble des combinaisons possibles entre les pronoms clitiques (en fonction de leur place²), que la raison de l'organisation – au semblant irrégulier – du système des clitiques du français n'est pas à chercher dans la nature de l'un ou l'autre des deux pronoms clitiques objets, mais dans une **raison formelle** de cohérence du système visant à éviter les risques de confusion.

On peut également remarquer cette même intelligence structurante impliquée dans le phénomène d'isomorphie syntaxique où deux structures syntaxiques caractéristiques de deux usages d'un même terme polyfonctionnel sont identiques et facilitent ainsi le changement de catégories d'un terme polyfonctionnel. Car, dans les deux cas, c'est la langue qui se sert de traits qui fondent la cohérence entre deux microsystèmes pour opérer un passage d'un usage à un autre, sans avoir à bousculer les règles qui définissent les traits de chaque système.

¹ 1993, p. 109.

² En effet, Benveniste constate cette irrégularité que le pronom objet indirect précède le pronom objet direct – je *te* *le* donne – à l'exception du pronom indirect *lui* qui figure systématiquement après un objet direct – je *le* *lui* donne.

- **Retour sur la forme /-Ø/**

Peut-il y avoir un rapport iconique entre la forme de certains termes linguistiques et la (ou les) significations qu'ils invoquent ? Prenons le cas de la forme /-Ø/ pour tenter de répondre à cette question.

D'après nos observations, nous avons pu remarquer que ce qui n'a pas besoin d'être marqué renvoie :

- (i) soit à du neutre. Autrement dit, à du générique, c'est-à-dire à une absence de repérage spécifique. C'est, en wolof, le cas de la forme zéro qui, lorsqu'elle sert d'article-déterminant permet de renvoyer à du générique :

Def ko guddi Ø, moo ëpp sutura
Faire le nuit (la), 3sg+emphS être_plus discrétion
Fais-le la nuit, c'est plus discret

Soo gisee ñu naan demal suba Ø, demal ngoon Ø, demal guddi Ø, demal Ø
bëccëg, day fekk ne...

Si-2sg+narratif voir-antériorité on+narratif dire aller-2sg+impératif matin (le),
aller-2sg+impératif soir (le), aller-2sg+impératif nuit (la), aller-2sg+impératif
journée (la), 3sg+emphV-inaccompli se_trouver que...

*Si tu vois qu'on recommande d'aller (chercher les remèdes) le matin, ou le soir, ou la nuit
ou pendant la journée, c'est que...*

- (ii) Soit à du saillant. C'est-à-dire, (iia) lors d'un repérage par fléchage, lorsque la relation qui unit repère au repéré est évident, sans nécessité de processus de complétion¹ (autrement dit, lorsque le sujet cognitif dispose d'un nombre d'indices suffisants pour comprendre, sans avoir à fournir un effort cognitif coûteux, la nature du repérage en vigueur) ou (iib) lorsque la relation de repérage est particulièrement prégnante lors d'un repérage situationnel.

Le cas (iia) vaut lorsque la forme zéro sert à expliciter une consécution dans les subordonnées en *ba* : "jusqu'à" ou encore pour déterminer un cadre de référence spécifié selon une opération de fléchage contextuel.

- Relation de consécution entre deux propositions

Fi laay toog ba sama baay Ø ñëw

Ici 1sg+emphC-inaccompli rester jusqu'à mon père (postériorité) venir

J'attends tranquillement ici jusqu'à ce que mon père arrive

- Détermination d'un cadre de référence temporelle selon un fléchage contextuel

Ba ma ko naanee dafa mel na dama yëg ci sama yaram, mu mel na baaru galaas
lañu ma teg... Ca ngoon Ø, ma melaase kaarite gi ak garab bi, diwoo ko.

Quand 1sg+narratif le boire-antériorité, 3sg+emphV avoir_l'air que 1sg+emphV
ressentir prép. mon corps, 3sg+narratif avoir_l'air que barre-de glace on+emphC
moi poser... Prép. soirée (la), 1sg+narratif mélanger karité le avec remède le,
s'enduire le

¹ S. Girault, 2002.

Quand je l'ai bu c'est comme si j'avais senti dans mon corps, comme si on avait déposé sur moi une barre de glace... Dans la soirée j'ai mélangé du karité avec le remède, m'en suis enduit

C'est aussi pour les mêmes raisons qui définissent le cas (iia) que la préposition simple *ci* peut être omise¹ puisque le sémantisme du verbe implique *ipso facto* une zone spatiale systématiquement explicitée par son complément qui peut de ce fait se passer d'un marqueur relationnel.

Le cas (iib) vaut, comme nous l'avons vu plus haut, lorsque des cadres de références sont déterminés selon un fléchage situationnel. La réalisation la plus emblématique d'un tel phénomène nous est donnée avec les embrayeurs qui se comportent de manière invariable alors que ces termes appartiennent à la catégorie des noms puisqu'ils ont une propriété référentielle :

Nawet Ø la fi dikoon !
Hivernage (le) 3sg+emphC ici venir-passé !
C'est pendant l'hivernage qu'il était venu !

Suba Ø lañuy bër daara ji
Demain (le) on+emphC-inaccompli prendre_congé école la
C'est demain qu'on prend les vacances scolaires

Ainsi donc, on peut considérer le marqueur /-Ø/ comme un morphème entretenant un rapport iconique avec les différentes valeurs qu'elle est capable d'expliciter (pour exprimer une généricité ou lorsque la nature du repérage se déduit aisément du contexte linguistique ou énonciatif) ; puisque quand tous les cas, la forme /-Ø/ renvoie à une notion d'absence : absence de relation spécifique entre repère et repéré dans le premier cas, absence de nécessité d'exprimer explicitement la nature de la relation dans le deuxième cas.

Le principe d'iconicité relatif à la forme zéro montre là encore que le langage présente quelques associations avec des processus cognitifs impliqués dans la conceptualisation de l'espace.

2. 2. A LA QUÊTE DES INVARIANTS

« L'idée étant que le sens se construirait, dans les langues, à travers le jeu et l'interaction de marqueurs (mots lexicaux, mais aussi grammaticaux et structures syntaxiques) qui seraient non pas des symboles porteurs d'un contenu substantiel, mais des opérateurs consignants des instructions pour l'élaboration de configurations, ou de schémas signifiants. » (C. Fuchs, 1996 : 18)

¹ Voir en 2. dans le chapitre 4.

On retrouve ces invariants – appelés encore **invariants de fonctionnement** par Fuchs¹ – impliqués de façon singulière dans la création de significations nouvelles puisque de tels phénomènes supposent une analogie sémantique qui définit justement l'invariance d'un terme polysémique. Mais la principale controverse qui fait débat à propos des phénomènes liés à la polysémie concerne le statut épistémologique de cette invariance.

Au travers du phénomène de la polysémie et de la transcatégorialité, cette question du statut épistémologique des invariants engage également la problématique de l'orientation diachronique de toutes créations de signification nouvelle d'un même terme. Car, s'il existe des domaines conceptuels dont les termes qui s'y rattachent sont privilégiés par les processus de création sémantique, c'est que une des représentations mentales auxquelles ils renvoient sert justement d'invariance. Et il est également intéressant d'observer le processus cognitif en relation avec cette représentation mentale qui sert d'invariance.

Ainsi, selon les points de vue de linguistes issus du courant de la Grammaire Cognitive américaine, comme Lakoff² ou Langacker³, la dérivation polysémique (et métaphorique) concerne des termes en rapport avec des expériences élémentaires du quotidien, et plus spécialement des termes ayant trait à l'appréhension de l'espace, termes qui vont ensuite pouvoir servir à exprimer des concepts plus abstraits et plus complexes. Pour Robert, ce sont les termes dont la notion implique un caractère schématique, au sens gestaltiste, qui sont les plus concernés par la transcatégorialité et la polysémie. Cette faculté explique l'enclin qu'ont les langues à utiliser des termes relatifs à des schémas spatiaux. Néanmoins, le domaine conceptuel de l'espace ne doit être vu comme le seul domaine source de schématisation ; car, pour Stéphane Robert, cette aptitude à la schématisation concerne également des termes présentant, au niveau de leur sémantisme, un caractère générique. Mais, ce qu'il y a de commun à la Grammaire Cognitive et au modèle de la Grammaire Fractale appliquée aux termes *ginnaaw*, *kanam*, *digg* et *diggante*, c'est le fait d'envisager l'abstraction schématique comme une **forme imagée**, en relation avec les processus cognitifs impliqués dans la perception. Précisons que, Stéphane Robert, au travers de la Grammaire Fractale, ne se donne pas pour objectif l'étude des formes schématiques mais la modélisation du comportement de termes polyfonctionnels dont l'invariance repose sur une forme schématique. Elle admet donc l'existence des formes schématiques ainsi que la possibilité qu'il puisse exister plusieurs types de formes schématiques, mais elle ne souhaite pas s'engager dans ce débat.

Enfin, pour d'autres comme Culioli⁴, Victorri⁵ ou Paillard et Franckel⁶, issus du courant de la Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives, la configuration du sens des invariants relève d'un niveau d'abstraction détaché de toute réalité concrète et aurait plus à

¹ 1997, pp. 17-19.

² 1997, pp. 165-170.

³ 1993, pp. 2-3. Dans cet article, Langacker montre d'ailleurs en quoi son modèle et celui de Lakoff reposent de toute manière sur un même principe : la notion d'archétypique.

⁴ 1997, pp. 43-57

⁵ 1997.

⁶ Franckel J.-J., Paillard D. et Saunier E., Modes de régulation de la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe passer, La locution : entre lexicque, syntaxe et pragmatique, Paris, Klincksieck, 1997.

voir avec des relations synthétiques. Selon une telle approche, aucun domaine conceptuel n'est privilégié, sauf peut-être les termes exprimant une généralité.

On est donc face à deux modes d'appréhension des processus linguistiques et cognitifs : un point de vue ontique admettant l'*a priori* et un point de vue ontologique basé sur l'expérience et la perception.

Il est également des linguistes, dont Chris Sinah¹, qui ne remettent pas en cause les principes théoriques développés par la Grammaire Cognitive mais qui émettent quelques réserves quant à l'orientation diachronique. En effet, pour Sinah, il ne s'agit que de tendances puisqu'il est tout à fait possible de trouver des termes n'ayant initialement aucun rapport avec l'espace et qui font pouvoir servir à exprimer justement des emplois ayant trait à l'espace. Selon un tel point de vue, les relations concret / abstrait ne sont donc pas unidirectionnelles ; et même si la majorité des processus de mises en correspondance de domaines conceptuels vont dans la majorité des cas d'un pôle concret vers un pôle abstrait, la réciprocity de ce phénomène est également possible.

L'étude proposée au chapitre précédent² des morphèmes polygrammaticaux a été pour nous un moyen de mettre à l'épreuve ces trois modèles théoriques. Nous verrons donc en quoi l'analyse de ces termes permet d'apporter quelques éléments de réponse quant à la manière de concilier ces points de vue contradictoires.

Mais avant d'en venir à une synthèse de nos observations sur la polysémie liée au domaine du temps en wolof, nous souhaiterions effectuer un retour sur le système verbal de cette langue ; déjà parce que celui-ci a également recours à la polysémie pour éviter la multiplicité des formes, mais aussi afin de voir en quoi le système verbal peut être révélateur des processus mentaux qui y sont impliqués.

A. L'exemple des marqueurs verbaux aspectuels et/ou temporels

- **Point de vue ontologique et point de vue ontique**

D'après l'analyse des divers marqueurs du système verbal et des formes renvoyant à une valeur aspectuelle et/ou temporelle³, selon une approche énonciative, nous avons pu mettre en évidence le haut niveau d'abstraction caractéristique de leur sémantisme qui se laisse aisément représenter – métalinguistiquement – grâce à une analyse topologique. Cette simulation topologique du fonctionnement des marqueurs aspectuels et/ou temporels a permis de révéler un jeu d'opérateurs logiques et synthétiques entre différents états d'un même événement (pour les marqueurs aspectuelles observationnelles) ou entre deux ou plusieurs événements (pour les marqueurs temporels) dont le moment de l'énonciation.

En ce qui concerne le moment de l'énonciation, nous avons pu observer la prépondérance de cet instant puisque aucune occurrence d'événement ne se saurait être définie par un autre instant, même indirectement. Certes, le moment de l'énonciation est, d'un point de vue strictement fonctionnel, le moment que tout individu partage, donc apte à organiser le discours. De plus, c'est du moment présent que naissent les époques passé et

¹ 2000, pp. 19-22.

² Chapitre 4. Quelques cas de polysémie temporelle.

³ Chapitres 1.

futur puisqu'il oppose la perception à la mémoire et à la projection. Ainsi donc, les époques présent, passé et futur sont intrinsèquement liées au vécu existentiel de l'homme.

On retrouve, là encore, même lorsqu'il s'agit de marqueurs grammaticaux, que le traitement du temps implique cette dualité entre des considérations relatives à un point de vue ontique (qui autorise une analyse des schèmes temporels comme des opérateurs logiques et synthétiques) et d'autres relatives à un point de vue ontologique (relatif à l'expérience du sujet cognitif, dans les multiples façons qu'il a d'envisager la temporalité des événements).

Le cas du repère T_0' , repère-origine translaté¹ dans le passé de T_0 est aussi représentatif de cette aporie. Ce point de repère énonciatif est défini dans la T.O.P.E. suivant une relation de différentiation, telle que $T_0' \neq T_0$. Culioli² explique que ce point présente comme particularité les mêmes propriétés de repérage que T_0 . En d'autres termes, on peut dire que T_0' renvoie à la création d'un repère **simulant** le présent. Il n'y a rien d'étonnant à ce que des marqueurs impliquant une translation dans le passé puissent servir à exprimer par la suite des valeurs relatives à l'irréel³ (puisque l'irréel est une simulation de ce qui n'est pas ou n'a pas été le cas) !

Néanmoins, nous émettons donc l'hypothèse que la translation dans le passé a à voir avec ce que Husserl appelle le **re-souvenir**⁴, phénomène renvoyant à certains processus psychologiques relatifs au traitement particulier d'événements passés qui passent par le langage. Il s'agit d'une forme particulière d'**évoction** d'événements d'antan qui entraîne la réactivation de la perception relative au moment passé où ils ont eu lieu et que l'Homme cherche à faire revivre, par le biais du langage, comme s'il s'agissait du moment présent.

En ce sens, on peut dire que les marqueurs grammaticaux aspecto-temporels renvoient à des relations de synthèse entre différents états de pensée issus de différents processus cognitifs (mémoire, perception, intention, anticipation...) et dont la valeur de ces relations renvoie aux différents opérateurs de Culioli représentant des relations synthétiques typiques (identification, différentiation, rupture...).

• **Système verbal aspectuel et évolution diachronique**

Les notions aspectuelles des systèmes verbaux tiennent de deux niveaux d'analyse, de deux manières d'envisager un fait et d'en rendre compte verbalement : le niveau observationnel et le niveau aoristique. Selon la définition de Boule⁵, le niveau observationnel⁶ (niveau qui définit les aspects accompli et inaccompli) traduit un jugement du sujet énonciateur sur l'état d'un processus ; il répond à la question « où en sont les choses ? ». Alors que le niveau aoristique⁷ implique que le sujet-énonciateur préfère privilégier l'existence, l'évoction d'un processus sans pour autant donner d'indication

¹ Revoir en 6. dans le chapitre 1 consacré à l'étude du système verbal.

² 1999, T 2.

³ Revoir dans l'étude du système verbal (chapitre 1) en 6. 2.

⁴ D'après P. Vermersch citant Husserl. (2004, p. 3). <http://www.expliciter.net/>

⁵ 1995, p. 13.

⁶ Le niveau observationnel correspond au repérage impliqué chez Culioli.

⁷ Le niveau aoristique renvoie à un repérage décroché chez Culioli.

quant à son déroulement. Là encore, on constate cette dualité entre une intelligence basée sur la perception et une autre sur l'abstraction (puisque au niveau aoristique, l'Homme pose une distance vis-à-vis de la temporalité des événements).

D'après ses observations sur l'évolution des systèmes aspectuels des langues indo-européenne, Boule¹ en était arrivé à la conclusion que les formes observationnelles dériveraient sémantiquement pour prendre une valeur aoristique. Mais Boule observe également que la création de formes nouvelles allait pour les valeurs observationnelles, de manière à pallier le risque d'ambiguïté dû à la polysémie ou encore l'absence de formes observationnelles lorsque la dérivation d'un marqueur vers une valeur est complète.

Ces hypothèses ont d'ailleurs pu être observées dans notre étude du système verbal wolof² puisque l'ensemble des IPAM semble entièrement dérivé d'un seul et même paradigme, le narratif-aoriste, qui, de façon exceptionnelle fonctionne encore pour expliciter des valeurs observationnelles lorsqu'il est utilisé pour conjuguer les procès de subordonnées relatives par exemple³.

Ainsi donc, même lorsqu'il s'agit de marqueurs grammaticaux, caractérisés par un haut niveau d'abstraction, la manière dont les formes évoluent – du concret vers l'abstrait – est similaire à l'orientation diachronique supposée par les différents modèles élaborés par la Grammaire Cognitive américaine.

B. Polysémie et intelligences

Au cours du chapitre consacré à l'étude de quelques marqueurs polysémiques et transcatégoriels, nous avons dû faire appel à trois sortes de niveaux d'invariance pour caractériser la représentation schématique commune à au moins deux notions d'un terme polysémique : un niveau expérientiel (riche en contexte), un niveau logique et synthétique ainsi qu'un niveau gestaltiste. Mais résumons rapidement pour mémoire l'analyse que nous avons pu faire des quatre marqueurs polyfonctionnels – *ci*, *kanam*, *ginnaaw* et *diggante* – afin de comprendre comment ces différents niveaux d'invariance interviennent dans le cadre de la création de significations nouvelles.

En ce qui concerne le marqueur *ci*, bien que celui-ci ait très probablement fonctionné dans une première acception comme une préposition spatiale, les invariances qui caractérisent ses dérives sémantiques et fonctionnelles (comme préposition de syntagmes circonstanciels, comme pronom clitique ou comme déterminant partitif) font appel à un au niveau d'abstraction (détaché toute ancrage sur la réalité physique et perceptive) permettant de définir des formes schématiques telles que la coïncidence, la qualification et l'extraction. Ainsi, même lorsqu'il occure comme préposition spatiale, le marqueur *ci* ne renvoie à aucun schème spatial spécifique⁴. La valeur de la relation de localisation se calcule à partir d'inférences issues de la valeur spatiale du verbe et/ou du régime, et non à partir de la préposition. Preuve en est que *ci* ne contient dans son sémantisme aucune

¹ 1995, p. 52-54.

² Revoir en 7. la conclusion de l'étude du système verbal.

³ Ainsi que dans certains types d'énoncés interrogatif. Voir dans le premier chapitre consacré à l'étude des conjugaisons, en 4. 3. B.

⁴ Et il en va également de même pour les autres emplois de *ci* comme préposition : c'est le contexte linguistique qui permet de déterminer la forme schématique invoquée.

valeur spatiale particulière et qu'il est donc difficile d'invoquer un quelconque principe d'invariant basé sur un schéma spatial pour expliquer les mouvements polyfonctionnels de ce marqueur.

Quant à *kanam*, *ginnaaw* et *diggante*, leur comportement a pu être en partie expliqué au moyen de la grammaire fractale qui suppose que les différents usages de certains termes polyfonctionnels reposent sur une même forme relative à un schéma d'orientation, au sens gestaltiste cette fois-ci. Pour Stéphane Robert¹, l'obtention de ces formes schématiques n'est pas dû au fait que ces trois marqueurs présentent des acceptions nominales relatives au domaine de l'espace, ni même au fait que le domaine spatial est beaucoup plus générique que le domaine des parties du corps² : cela s'explique par les propriétés schématiques du domaine spatial. Mais, rappelons-le, la schématisation concerne aussi et plus généralement des termes dont la notion renvoie à une généralité, et plus particulièrement des hyperonymes (dont la signification présente déjà en soi un caractère schématique).

Néanmoins, l'étude du marqueur *diggante* nous a quand même permis de nous fournir quelques indications quant à son évolution diachronique³, évolution qui corrobore une fois de plus les hypothèses de la Grammaire Cognitive. Et puisque le comportement polyfonctionnel est quasiment identique à ceux de *kanam* et de *ginnaaw*, on peut très bien supposer qu'il en va de même pour ces deux autres termes. De plus, même si l'hypothèse de Robert s'avère tout ce qu'il y a de plus acceptable, il est flagrant de constater que dans certaines extensions polysémiques et/ou transcatégorielles, ces différents termes continuent d'user de valeurs sémantiques relatives à l'anthropomorphie (voire à l'anthroposociologie) issues d'emplois plus anciens. De telles caractéristiques sont déjà révélées dans le déploiement métaphorique de ces trois termes lorsqu'ils fonctionnent comme nominaux. Ainsi, comment refuser de prendre en compte de telles propriétés anthropomorphiques pour justifier les usages spatiaux de ces trois termes comme NLI ou comme NLF⁴. Et de telles propriétés (ainsi que les inférences pragmatiques qu'ils impliquent⁵) sont incontestables lorsqu'il s'agit d'expliquer les usages de *ginnaaw* et de *kanam* lorsqu'ils fonctionnent au niveau prépositionnel pour renvoyer aux notions d'absence (*ci ginnaaw* X : "en l'absence de X), de présence (*ci kanam* X : "en présence de X) et d'exception (*ginnaaw* X : "sauf X" ?

On remarquera au passage que lorsqu'ils renvoient à des localisations internes ou à des localisations de parties du corps, les termes *kanam* et *ginnaaw* – en fait, des nominaux – caractérisent l'intérieur d'un repère ; alors qu'au niveau prépositionnel, *kanam* et *ginnaaw* renvoient à une différenciation (dans le cas des localisations externes) voire à une

¹ S. Robert, 2003.

² En effet, ces trois termes, lorsqu'ils fonctionnent en tant que nominal, peuvent référer aussi bien à une partie du corps qu'à une relation de localisation.

³ D'abord comme verbe (*diggante* : "être en relation (sociale)"), ensuite comme nom (*diggante* : "relation (sociale entre)", "espace (entre)", "intervalle (de temps entre)", puis comme préposition fonctionnelle ou comme élément d'une locution subordonnative temporelle (*diggante* : "entre" / *diggante b-* : "entre (le moment où...)"

⁴ Nom de Localisation Interne, Nom de Localisation Externe et Nom de Localisation Faciale.

⁵ Revoir en 6. 2. (étude des emplois prépositionnels de *kanam* et *ginnaaw*) dans le chapitre 4.

identification pour *kanam* lorsqu'il explicite une relation dont la notion est relative à la présence d'une personne (noté S_p , donc on a une identification de S_p en T_2). Pour toutes ces acceptions, aucune continuité schématique de type synthétique ne peut être invoquée pour expliquer la variété des diverses relations explicitées par ces deux termes.

Quant à *diggante*, nous avons pu remarquer que si la grammaire fractale permettait d'expliquer les mécanismes cognitifs et linguistiques impliqués dans le changement de catégories de ce terme, c'est à partir des outils topologiques proposés par la T.O.P.E. que l'on arrive à expliquer les différents domaines conceptuels couverts par ce terme lorsqu'il occure comme préposition fonctionnelle.

Nous émettons également l'hypothèse que, puisque tout corps humain est doué de mouvement vers l'avant, les formes schématiques d'orientation issues d'une localisation d'une partie du corps impliquent (mais ce point de vue n'est pas nécessairement pris en compte) une notion de mouvement puisée lors de l'extraction de la forme schématique. De ce fait, les formes schématiques peuvent être pondérées (puisque tout mouvement suppose le temps). C'est d'ailleurs, selon nous, pour cette raison que les termes *kanam* et *ginnaaw* peuvent servir dans des occurrences ayant trait au temps. De plus, un terme impliquant une orientation peut être également utilisé, de façon privilégiée, pour exprimer des relations temporelles puisqu'il permet en outre de normer un espace vectoriel¹ de manière à ordonner les événements sur l'axe du temps². Là encore, il est difficile de nier certaines inférences pragmatiques qui permettent de justifier, en plus de l'existence d'une abstraction schématique, les dérives sémantiques de ces morphèmes.

C'est peut-être aussi cette particularité d'avoir recours à des traits schématiques issus de significations plus anciennes dont use le terme *diggante* pour lui permettre de fonctionner comme préposition fonctionnelle³ pour laquelle, même lorsque l'on use de la topologie pour expliquer son fonctionnement, implique cette pondération – simultanité *versus* consécution – dont la notion est déjà présente pour ce terme lorsqu'il fonctionne comme nomino-verbal : « relation sociale entre deux personnes »⁴.

C. Intelligences et épaisseur du langage

Nous avons pu tout au long de cette entreprise rencontrer des cas de polysémie impliquant des invariants relatifs à différents niveaux d'abstraction allant de l'expérience anthropologique à la logique synthétique. Ces termes polysémiques concernent autant des morphèmes dont la notion première peut renvoyer soit à une signification très abstraite (dont le plus représentatif est le marqueur *ci*), soit à une signification renvoyant à une réalité concrète, spécifique et riche en contexte (les verbes de localisation ou de

¹ Voir plus loin en 3. 2. B.

² Qu'il soit représenté de façon circulaire ou bien linéaire. Voir plus loin en 3. 2. B.

³ On avait défini la préposition *diggante* comme capable de construire deux relations similaires, quelque soit la valeur de ces deux relations, entre une entité et deux repères distincts, que ce soit successivement ou simultanément. Voir en 7. 2. A. du chapitre 4.

⁴ Voir en 7. 2. A. du chapitre 4.

mouvement¹, les trois termes fractals *kanam*, *diggante* et surtout *diggante*). Néanmoins, il semblerait que différentes formes schématiques, quel que soit le niveau d'invariance dont elles sont issues, peuvent être associées à un même terme.

Cela n'invalide en rien le point de vue de Stéphane Robert sur les propriétés schématiques de ces mots. En effet, on pourrait très bien supposer qu'un même terme peut cumuler plusieurs sortes de représentations mentales issues de différents types de processus de schématisation, ou encore que l'obtention et/ou l'application d'une forme schématique peuvent répondre à différents processus, pour des raisons multiples et diverses qui ne feraient que renforcer le choix d'un terme plus qu'un autre dans le cadre d'un processus de dérivation polysémique.

Nous regrettons que les hypothèses défendues ici, en ce qui concerne la manière dont ces trois théories linguistiques et cognitives pourraient s'agencer dans un modèle commun, soient encore si confuses. Mais ce qui nous paraît flagrant d'être obligés d'admettre et ce sur quoi nous nous permettons d'insister, c'est la diversité des modes de traitement cognitif impliqués dans la construction de la signification. D'ailleurs, une telle conception du sémantisme des mots peut être rapprochée de ce que Stéphane Robert² nomme l'**épaisseur du langage** :

« Les mots sont en effet des déclencheurs de représentations qui entrent dans un réseau complexe de relations. [...] Ce tissu d'associations peut en effet être décrit comme une troisième dimension du langage par rapport aux dimensions syntagmatiques et paradigmatisques, ce que j'ai appelé "l'épaisseur du langage". » (S. Robert, 1997 : 28).

Une telle conception de la structure sémantique des mots est également corroborée par les travaux des psycholinguistes Gibbs & Matlock³ sur la valeur sémantique première des termes polysémiques. À partir de méthodes d'investigations visant à prédire le comportement psychologique et linguistique des individus, ils en arrivent à la conclusion qu'un terme polysémique n'a de valeur sémantique qu'en contexte et que la première acception d'un mot n'a pas plus de valeur sémantique, en synchronie, qu'une acception seconde.

On peut donc envisager le sémantisme – hors contexte – des mots à la manière d'un réservoir à représentations ; et les mots viendraient, en contexte, présenter une ou plusieurs de ces représentations.

Cette théorie du langage présente également de nombreuses convergences avec les hypothèses de Michel Denis⁴ qui opte, quant à lui, pour une conception multimodale de

¹ Termes utilisés de façon massive en wolof dans beaucoup de métaphores permettant de localiser un cadre de référence temporelle ou dans le repérage temporel inter-propositionnel (comme connecteur ou comme préposition par exemple). Voir plus loin en 3. 1.

² 1997 et 2003.

³ 1999, pp. 213-238.

⁴ 2002, pp. 247-249.

l'esprit. En effet, selon ce psychologue, l'appareil cognitif sait conserver l'information sous des formes variées.

Il postule ainsi qu'une question posée à brûle-pour-point comme « *une mouche est-elle plus grosse qu'un éléphant ?* » implique probablement qu'il n'est pas nécessaire de passer par une visualisation comparative ; alors qu'une question comme « les villes de Brest, Paris et Strasbourg sont-elles alignées sur une même droite ? », posée pour la première fois implique obligatoirement une image mentale.

Même si cette hypothèse vaut au niveau du sens visé par l'énoncé produit et non au niveau du sémantisme des mots employés dans un énoncé (comme c'est le cas pour l'hypothèse de l'épaisseur des mots), on retrouve là encore cette idée que le linguistique est susceptible de déclencher des représentations mentales de différentes natures. En tout cas, cela montre bien que les processus linguistiques impliqués dans la signification sont en relation constante avec des processus cognitifs plus généraux induisant des représentations différentes qui dépendent aussi bien du contexte de l'énoncé que de l'énoncé en lui-même. Et il est tout à fait recevable de prétendre que certains processus linguistiques usent du pouvoir évocateur des mots et des énoncés pour pouvoir à son tour se construire.

3. REPRÉSENTATIONS DU TEMPS ET ORIENTATION

Du mouvement naît le temps ; ou plutôt l'expérience du mouvement éveille en l'homme la connaissance du temps. Dans sa conceptualisation, le temps est donc intrinsèquement lié au mouvement. D'où le recours massif des langues aux métaphores impliquant un mouvement pour exprimer des relations temporelles, c'est ce que nous avons tenté de démontrer à l'instant.

Par une étude de l'exemple du wolof et d'autres langues, nous verrons comment des langues organisent les systèmes de repérages temporels (déictiques et relatifs) ; et par la même, en quoi les métaphores spatiales employées peuvent être révélatrices de notre conceptualisation du temps.

Mais cette question de l'orientation du temps travaille aussi les linguistes. Néanmoins, nous verrons que la manière dont cette problématique est envisagée ne peut qu'aboutir à des propos superficiels, le temps se rapportant, selon nous, à espace de type vectoriel unidirectionnel.

3. 1. LE CAS DU WOLOF

A. Repérage temporel et mode de repérage

Rappelons que la situation spatiale (énoncée par un observateur) d'un objet – systématiquement repéré par rapport à un autre – ou de l'une de ses parties (externes, internes ou faciales) peut se faire selon trois modes de repérage : le repérage objectivé (lorsque le repère usité impose son orientation à l'objet envisagé), le repérage autocentré (lorsque la situation de l'objet envisagé dépend de la position du repère par rapport à l'observateur) et le repérage déictique (lorsque le repère est l'observateur).

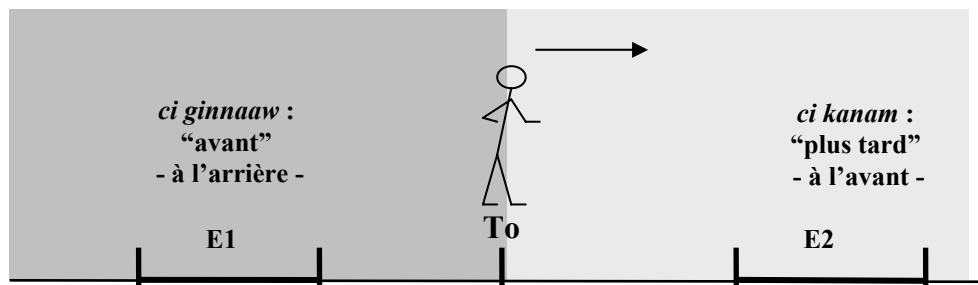
Au niveau du temps, il convient de distinguer de façon fondamentale deux sortes de repérages : (i) le repérage temporel d'un événement par rapport au moment de l'énonciation, ou repérage *déictique* et (ii) le repérage temporel d'un événement par un autre, ou repérage *relatif*. Mais intéressons-nous d'un peu plus près à la manière dont ces deux systèmes de repérage sont représentés dans la langue wolof.

Comme nous allons pouvoir le constater, l'expression de ces différents systèmes implique un emploi *quasi* systématique de métaphores spatiales¹, et plus précisément soit des métaphores relatives à une localisation (donc à un repérage statique) ou à des métaphores relatives à un mouvement dynamique. Voici un échantillon représentatif des

¹ En effet, on trouve aussi des métaphores impliquant l'expérience de la vie humaine telles que *weer wi dee* : "le mois dernier", littéralement "le mois qui est mort" / "le mois mort". Voir au chapitre 2 en 3. 1. A. ainsi que la deuxième partie de l'annexe 2.

différentes métaphores employées en fonction du mode de repérage temporel qu'elles instancient¹ :

□ **Repérage déictique statique (mouvement implicite de S_0 du passé vers le futur)**



- *Kanam* → futur ^{P/} à T_0

Dellusil ci kanam

Revenir-2sg+impératif prép. devant

Reviens tout à l'heure (litt. reviens devant)

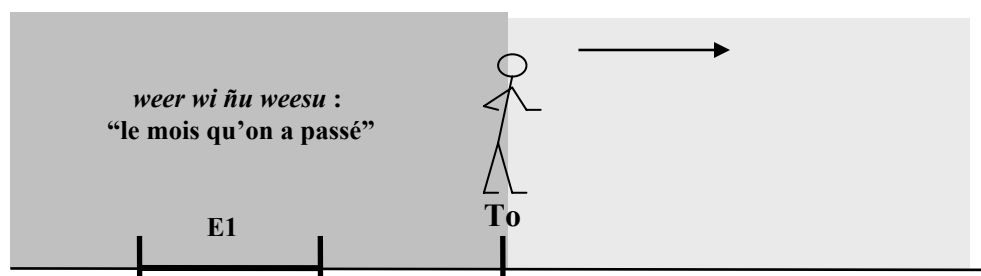
- *Gannaaw* → passé ^{P/} à T_0

Duñu ko faral dégg, bindoon na nag ca gannaaw

Inaccompli-on+nég. lui avoir_l'habitude entendre, écrire-passé 3sg+parfait pourtant prép. arrière

On n'a plus souvent des nouvelles de lui, il avait pourtant écrit avant (litt. On n'a plus souvent des nouvelles de lui, il avait pourtant écrit derrière)

□ **Repérage déictique dynamique (mouvement de S_0 dans le sens passé → futur)**



□ - *weesu* : "dépasser" → du passé vers le futur

Dafa am xew-xew boo xam ne « Jamonoy tey » waxoon na ko ak yeen ci jamano yii ñu weesu

3sg+emphV avoir événement un+qui-2sg+narratif savoir que « Jamonoy tey » parler-passé 3sg+parfait le avec vous prép. temps ces+que on+narratif dépasser

Il y a un événement que « Jamonoy Tey » avait évoqué avec vous ces derniers temps-ci [ces temps que nous avons dépassés]

¹ Pour plus d'explications sur les procédés métaphoriques employés, se reporter en 3. 1. A. dans le chapitre 2 ainsi que la deuxième partie de l'annexe 2.

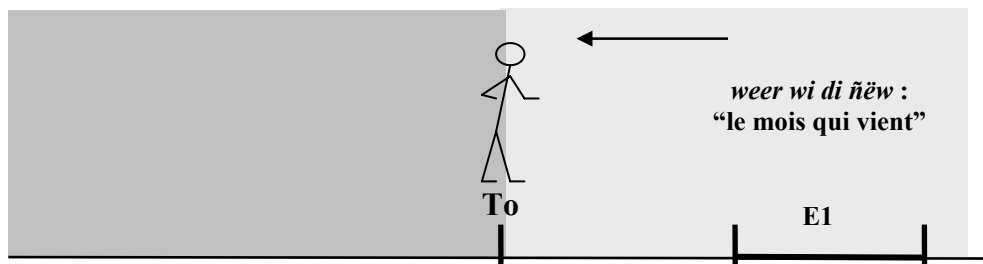
- *gënn* : “sortir” → du futur vers le passé

Mooy *pièce* bi nga xamante ne mujj ngeen ko dégg ci *altine* bi ñu *gënn*.

3sg+emphS-inaccompli pièce la+que 2sg+narratif savoir que être_dernier vous le entendre prép. lundi le+que on+narratif sortir

C'est la pièce que vous avez entendue en dernier lieu lundi dernier [lundi dont nous sommes sorti]

- Repérage déictique dynamique (E1 dans le sens passé → futur)



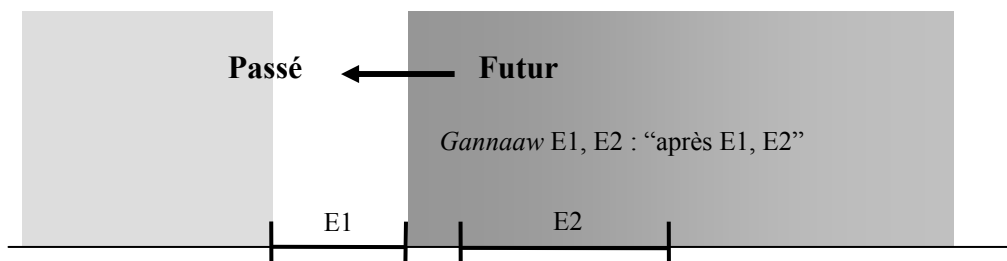
- *ñëw* : “venir” → du futur vers le passé

Altine jiy *ñëw* lañuy wori bu soobee Yàlla

Lundi le+qui-inaccompli venir on+emphC-inaccompli fêter_la_fin_du_ramadan quand plaire-antériorité Dieu

C'est lundi qui vient qu'on va fêter la fin du ramadan s'il plaît à Dieu.

- Repérage relatif statique (mouvement implicite de E2 du futur vers le passé)



- *Gannaaw* → ce qui est postérieur à T_x

Ginnaaw fajar, tisbar

Après prière de l'aube, prière de midi

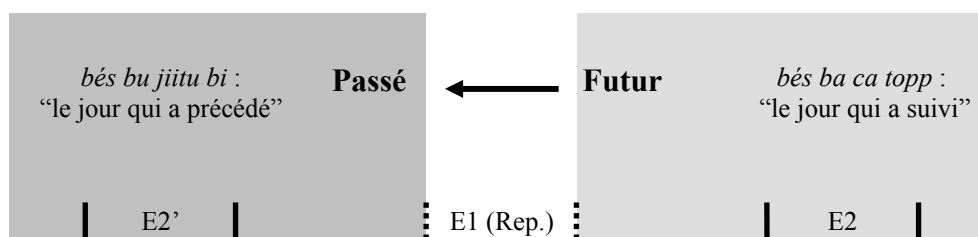
Après [derrière] la prière de l'aube, la prière de midi

Gannaaw ba ñu jogee ci *émission* boobu, jot nañu fi itam ay lettre

Derrière quand on+narratif quitter-antériorité prép. émission cette, recevoir 1pl+parfait ici également des lettre

Après ce que [derrière quand] nous avons dit de cette émission, nous avons reçu également des lettres.

□ Repérage relatif dynamique (mouvement de E2 dans le sens futur → passé)



- *topp* : “suivre” → postériorité ^P/ T_x

Aseer ja ca topp la ñów

Samedi le+qui y suivre 3sg+emphC venir

Il est venu le samedi suivant (litt. c'est le samedi qui a suivi qu'il est venu)

- *jiitu* : “précéder” → antériorité ^P/ T_x

Bés bu jiitu demam lañu tase ak moom

Jour le+qui précéder départ-son on+emphC rencontrer avec lui

On l'a rencontré la veille de son départ [le jour qui a précédé son départ]

Ainsi donc, en wolof, un repérage temporel relatif utilise de façon systématique le principe métaphorique d'un repérage spatial objectivé, et un repérage déictique temporel utilise le principe d'un repérage déictique spatial. Mais qu'il s'agisse d'un repérage temporel déictique ou d'un repérage temporel relatif, dans les deux cas, on observe que la manière dont est orienté l'intervalle temporel pour situer le passé (l'intervalle antérieur) et le futur (l'intervalle postérieur) peut se faire à partir des deux types de métaphores spatiales : les métaphores relatives à une localisation statique ou les métaphores liées au mouvement.

B. Temps et orientation en wolof

Comme nous l'avons évoqué plus haut¹, l'orientation anthropomorphique, même si elle renvoie à un repérage statique, suppose de façon sous-jacente non seulement un mouvement mais aussi de la temporalité puisque l'homme est en mouvement vers l'avant.

De la sorte, à partir des systèmes de repérage mentionnés à l'instant², on constate que dans tous les cas où c'est un événement qui est envisagé dans un mouvement, il correspond à un déplacement allant dans le sens futur → passé. Alors que les repérages déictiques, qui impliquent que le sujet-énonciateur soit situé au moment présent, renvoient de façon systématique à un mouvement de celui-ci dans le sens passé → futur.

¹ Voir plus haut en 2. 2. B.

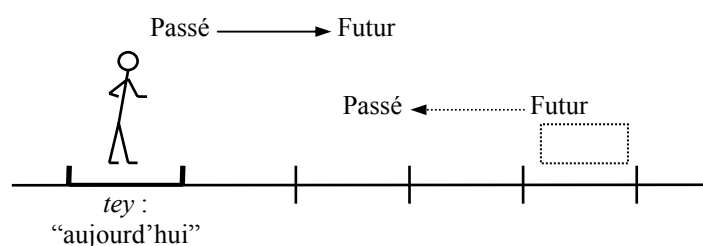
² Voir en 3. 1. B.

□ **Caractéristiques des repérages temporelles**

		orientation	source du mouvement	domaine de validité du repère
Repérage déictique	repérage statique	passé → futur	Sit ₀ vers l'avant (futur)	passé / futur
	repérage dynamique	futur → passé	Sit ₂ vers Sit ₀ (présent)	passé / futur
passé → futur		Sit ₀ vers l'avant (futur)	passé	
Repérage relatif	repérage statique	futur → passé	Sit ₃ - repère de Sit ₂ vers l'avant (passé)	passé / futur
	repérage dynamique			

En définitive, le système métaphorique de repérage temporel de la langue wolof correspond à un double mouvement du temps dont les sens sont fonction du repère de référence temporelle employé pour initialiser ce mouvement. Ainsi, lorsque c'est la situation d'énonciation qui sert de référence (lors d'un repérage déictique), le temps va dans le sens passé → futur. Tandis que lorsque c'est une occurrence d'événement qui sert de repère de référence (que ce soit dans un repérage déictique ou dans un repérage relatif), celui-ci va dans le sens futur → passé, comme le figure la représentation suivante :

□ **Système d'orientation en wolof**



C. Repérage temporel dans d'autres langues

D'après les analyses de Lakoff¹ sur les métaphores du temps, on retrouve dans beaucoup de langues ce même principe métaphorique d'une mise en correspondance du concept de repérage spatial avec le concept de repérage temporel. Même si toutes les réalisations possibles d'une telle association ne sont bien évidemment pas toutes présentes

¹ D'après les observations de Lakoff, 1997, pp. 168-172. Les exemples qui suivent lui sont repris.

dans une langue particulière, les systèmes d'orientation données aux systèmes sont identiques et sont fonction là encore du type de repère employé pour initialiser l'orientation. Ainsi, on retrouve encore ce double mouvement réciproque d'un sujet allant du passé vers le futur et des événements allant du futur vers le passé ; comme en anglais, en français ou en hopi où l'on peut observer cette métaphore d'un espace situé « derrière » pour faire référence au passé, selon une orientation passé → futur :

- En anglais

That is all behind us

Tout cela est derrière nous

Tout ça c'est du passé (litt. tout ça c'est derrière nous)

- En français, pour décrire une situation qui rappelle le passé

Faire un bond en arrière

- En hopi

Nuutungk talong-va-ni-qa-t a-qw hayingw-na-ya

Dernier jour-REALZ-FUT-REL-ACC cela-vers (EX)-approcher-CAUS-PL

Ils se rapprochèrent du dernier jour

On retrouve aussi de la même façon cette métaphore du mouvement des événements orientés du futur vers le passé :

- En anglais

The future is coming

Le futur vient

The time for the action has long since gone

Le temps pour l'action est parti depuis longtemps

Cela fait longtemps que le temps d'agir est passé

- En français

Lundi qui vient, je vais voir Marie

- En hopi

Pu'hapi a-w pitsi-w-iw-t

Maintenant EMP REF-arriver-STAT-IMPERF (adverbe temporel)

Maintenant, le (bon moment) pour cela est arrivé

Il convient de préciser que, selon les interprétations cognitives que fait Lakoff des métaphores temporelles, les dynamiques des deux repères (événement et sujet cognitif) ne sont pas simultanées : l'un est fixe pendant que l'autre est en mouvement, mais selon Lakoff, les deux mouvements ne peuvent être concomitants.

Il est également des langues où sujet et événement sont tous deux orientés dans le même sens. Ainsi, en gbaya¹, le sujet cognitif comme les événements sont orientés dans le sens futur → passé. Un tel système est révélé par les métaphores suivantes :

¹ D'après des énoncés communiqués par Yves Moniño (CNRS-LLACAN).

- dònḡ : “dos” / “derrière”

dònḡ	wí	dònḡ	mé
dos	personne	devant	toi
<i>dos (partie du corps)</i>		<i>devant toi</i>	

pè mó dònḡ
année pour derrière
l'année dernière

dònḡ tɛâ kó mé
dos venir+nom de toi
après ta venue

- tí : “front” / “devant”

sòn-tí	wí	tí	mɛ
fini-devant	personne	devant	toi
<i>front (partie du corps)</i>			

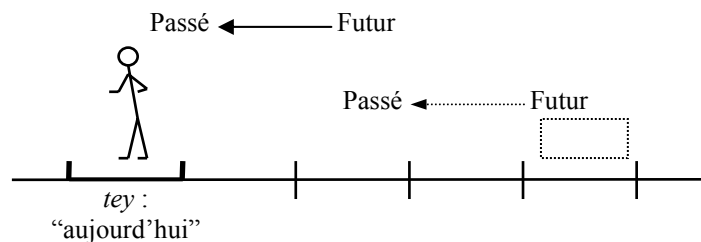
pè	mó	tí	sòn-tí
année	pour	devant	front
<i>l'année dernière</i>			<i>autrefois</i>

Pour expliquer ces métaphores spatiales, il propose les gloses suivantes :

« *Les choses qui sont arrivées, tu les connais, elles sont devant toi, tu connais ce que tu vois. Ce qui n'est pas encore arrivé, tu ne le connais pas, c'est donc derrière toi : aurais-tu des yeux dans la nuque pour voir ce qui se passe dans ton dos ?* »

A partir des métaphores du temps en gbaya, on obtient la figure suivante dans laquelle sujet et événement sont tous deux en mouvement du futur vers le passé :

□ Système d'orientation en gbaya



Dans ces conditions, face à la diversité des systèmes métaphoriques d'orientation temporelle, il convient d'appliquer le principe du relativisme culturel et conclure qu'il n'est pas de système d'orientation du temps qui soit universel dans la manière qu'à l'homme de se représenter – métaphoriquement – la spatialité du temporel. En ce sens, ce que les métaphores nous apprennent, en tant que théorie de la connaissance, sur la

manière dont le temps est appréhendé n'a rien d'univoque, si ce n'est l'usage de deux types de repères – un sujet ou un événement – envisagés dans un mouvement orienté, orientation qui permet de donner une direction au temps.

Mais qu'en est-il du point de vue des linguistes. Leurs considérations sur ce sujet sont-elles plus homogènes, vont-elle pouvoir nous aider à comprendre comment l'homme pense le temps ?

3. 2. TEMPS ET ESPACE VECTORIEL

La question de l'orientation du temps est une obsession pour les linguistes qui s'intéressent à la temporalité, cela vient probablement du fait que beaucoup de langues ont recours à la métaphore du mouvement pour exprimer les schèmes temporels élémentaires et que beaucoup de ces représentations métaphoriques impliquent la présence de l'homme engagé dans un mouvement. Ils y voient alors une projection de la manière dont l'homme en tant que sujet cognitif appréhende le temps.

Pour bien montrer que de telles considérations sont vaines, nous commencerons par présenter les points de vue de trois linguistes (dont deux appartiennent à la même école théorique¹), ceux de Culioli, de Boulle et de Gosselin ; et cela, afin nous rendre compte que les raisons qu'ils produisent pour donner une orientation universelle et cognitive au temps sont parfois contradictoires. D'ailleurs, les systèmes d'orientations auxquels ils aboutissent sont pour certains différents. Et cela, bien que les différents arguments qu'ils invoquent soient tout ce qu'il y a de plus acceptable.

Car, le temps n'a pas de sens, il n'a qu'une direction ; et peut importe cette direction tant qu'il y en ait une. Le temps est, selon nous, appréhendable à partir d'un espace vectoriel normé culturellement. C'est l'invariance commune à toutes les représentations du temps, qu'elles soient linguistiques ou métalinguistiques... et culturelles dans les deux cas².

A. Le point de vue des linguistes

Malgré que les orientations du temps qu'ils proposent et que les raisons qu'ils énoncent pour les justifier sont opposés et parfois contradictoires, toutes reposent sur la dichotomie aspectuelle aoristique *versus* non-aoristique (donc accompli et inaccompli). Cette dichotomie est relative aux deux façons qu'a l'homme d'envisager la temporalité d'un événement. Mais rappelons, pour plus de clarté, le métalangage qu'ils emploient pour désigner ces deux modes d'appréhension et d'expression de la temporalité d'un événement :

¹ Culioli et Boulle. D'ailleurs, c'est Culioli qui a dirigé la thèse de Boulle.

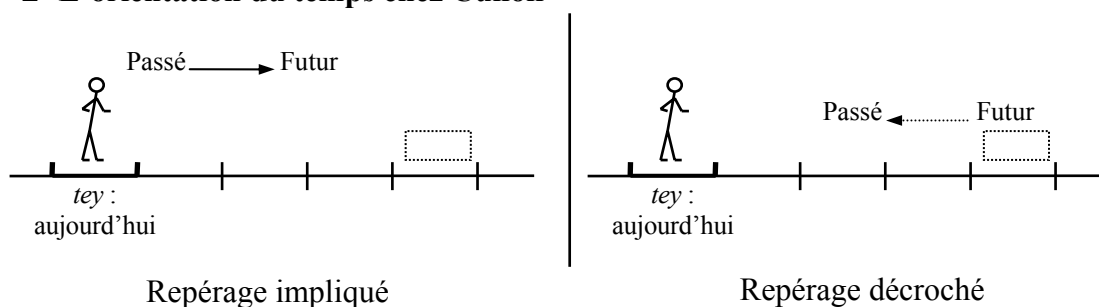
² Voir à ce sujet, la citation de Culioli (1999, T. 2, p. 178.) qui figure plus loin, en 4.

□ Métalanguage et orientations du temps

		Aoristique	Non-aoristique (inaccompli/accompli)
Métalanguage employé	A. Culioli	Sujet mobile Repère impliqué sujet : passé → futur (événement : fixe)	Sujet fixe Repère décroché événement : futur → passé (sujet : fixe)
	J. Boulle	Niveau observationnel sujet : passé → futur (événement : fixe)	Niveau aoristique sujet : fixe (événement : passé → futur)
	L. Gosselin	Aoristique sujet : passé → futur	Inaccompli / Accompli événement : abs. de progression

Ainsi, pour Culioli¹, soit le moment – qu’il s’agisse du moment T_0 ou du moment T_0' – qui repère temporellement l’événement envisagé se considère comme mobile en se dirigeant vers sa réalisation – il parle alors de **repérage impliqué** dans la temporalité des événements – donc du passé vers le futur. Alors que, lors d’un **repérage décroché**, le repère se considère comme fixe sur l’axe du temps ; dans ce cas, il ne fait que décrire les événements qui défilent devant lui, du futur vers le passé.

□ L’orientation du temps chez Culioli



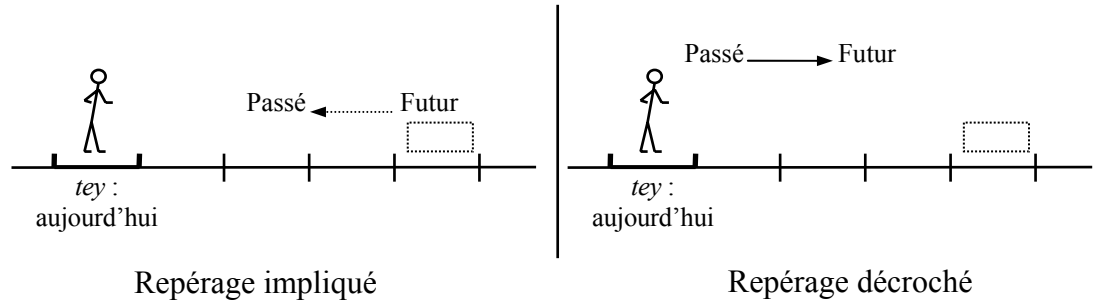
A l’inverse, pour Boulle², au **niveau observationnel** (l’équivalent du repérage impliqué chez Culioli), le repère est fixe (donc passif), il ne fait que rendre compte de ce qu’il perçoit : des événements qui commencent, durent et finissent – donc, du futur vers le passé.

¹ 1999, pp. 170-171.

² 1995, pp. 13-38.

Alors que le **niveau aoristique** se trouve investi d'un degré supplémentaire d'abstraction¹ ; et cela représente pour un individu un coût cognitif plus important que s'il s'agissait d'une évaluation relative au niveau observationnel, et donc par conséquent, un investissement plus prononcé dans l'appréhension du temps. D'où cette représentation d'un sujet en mouvement (donc actif) en remontant le temps, dans l'ordre chronologique des événements, du passé vers le futur.

□ **L'orientation du temps chez Boule**



Néanmoins, ce qu'il y a de commun, dans la manière qu'ont Antoine Culioli et Jacques Boule d'envisager l'implication d'un sujet cognitif dans un mouvement temporel, c'est de proposer une double métaphore basée sur l'opposition repère fixe (sur un axe mobile) *versus* repère mobile (sur un axe fixe). Ce principe d'une double métaphore basé selon des dynamiques opposées (dont l'un est considéré comme fixe et l'autre en mouvement) est d'ailleurs identique aux interprétations cognitives de Lakoff sur les métaphores culturelles énoncées plus haut².

A la différence de Culioli et de Boule, le système d'orientation du temps proposé par Gosselin³ s'appuie non plus sur des arguments plus strictement linguistiques mais à partir des réflexions d'Heidegger (dans le cadre de la *Gestalt* Conceptuelle) sur l'expérience des relations temporelles sujet/objet qu'il valide à partir de métaphores linguistiques du français.

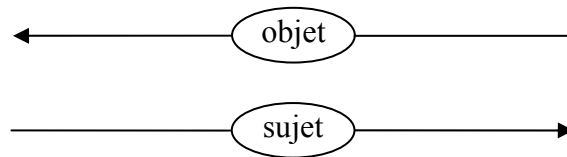
Selon la *Gestalt* Conceptuelle, le temps est intrinsèquement dynamique et implique un double mouvement, l'un associé au sujet cognitif, l'autre à l'objet, et qui s'opposent dans une orientation inverse, comme le représente la figure suivante :

¹ D'ailleurs, Culioli définit le repérage décroché à partir de l'opérateur étoile qu'il présente comme une opération plus complexe que (parce que composite des...) les opérations identification, différenciation et rupture.

² Voir plus haut en 3. 1. C.

³ 1996, pp. 76-81.

- Perception/monstration du temps selon la *Gestalt* Conceptuelle



Néanmoins, à la différence de Lakoff¹, Gosselin s'oppose à cette conception du temps en termes d'un double système d'orientation qui impliquerait que, pour chacun des deux modes de repérage, l'un des deux éléments du couple sujet/objet soit en mouvement alors que l'autre est fixe puisqu'il remarque des énoncés comportant simultanément des métaphores relatives à ces deux sortes d'orientation : « A mesure que nous *approchons* de l'échéance, le temps *passé* de plus en plus lentement, les mauvaises nouvelles qui nous *arrivent*... ».

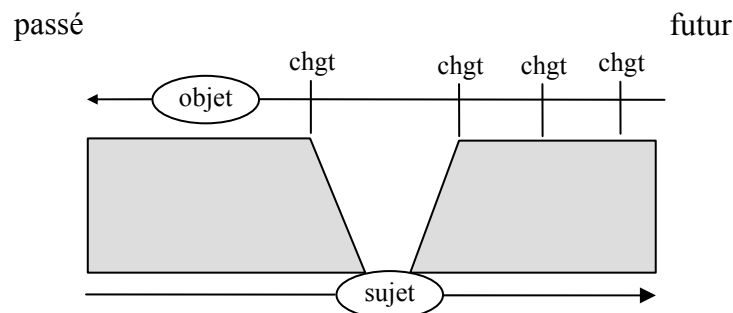
De la même façon, Gosselin s'oppose également à cette même conception du temps que seraient sensés construire les marqueurs de relations temporelles des systèmes verbaux selon laquelle des conjugaisons comme l'imparfait maintiennent le temps et les conjugaisons exprimant des valeurs aoristiques font avancer le temps ; hypothèse qui corrobore les propos de Lakoff (fixité *versus* progression) énoncée à l'instant :

→ Dans la narration, au passé simple (aoristique) : succession
Il se leva, déjeuna et partit

→ Dans la narration, à l'imparfait (inaccompli passé) : simultanéité
Louis travaillait, Marie dormait

Car, explique Gosselin², ce n'est pas que le temps perd son caractère intrinsèquement dynamique, c'est le fait que les conjugaisons de l'inaccompli et de l'accompli ne prennent pas en compte les bornes finales du procès qui induit cette absence de progression. Alors que les conjugaisons aoristiques qui impliquent une prise en compte du terme, induisent une succession.

Ainsi, à partir de l'ensemble de ces considérations, Gosselin propose la représentation suivante de la conceptualisation du temps en linguistique :



¹ Cf. 1985, 1987 et 1997.

² Communication lors d'une conférence donnée sur la temporalité dans les sciences cognitives, octobre 1999.

B. Temps, sens, direction et espace vectoriel

Difficile de dire, d'entre tous ces différents points de vue – qu'ils soient culturels ou cognitifs – qui dans ces conditions a tort et qui a raison dans sa manière d'objectiver le temps. Mais ce qu'il y a de commun aux représentations métacognitives et aux représentations culturelles, c'est la nécessité d'une part d'user du point espace-temps T_0 , que ce point soit explicité ou non par la présence un sujet cognitif (de toute manière le sujet est indissociable de ce point), et d'une autre part de passer par un espace orienté par un vecteur renvoyant à un mouvement, pour conceptualiser la temporalité d'un événement.

Pour notre part, nous pensons que le comportement cognitif du sujet est similaire à celui d'un homme dans un train et qui regarde le train d'à côté, orienté dans le sens opposé. Que les deux trains démarrent simultanément dans des sens opposés ou que seulement l'un des deux ne démarre, il est un instant où cet individu est incapable de dire lequel des deux trains est entré en mouvement ou s'ils démarrent simultanément¹. En tout cas, il perçoit un mouvement. Il en va de même pour le temps qui naît du mouvement : qu'importe le sens de l'orientation, que celui soit celui d'un sujet cognitif ou celui des événements (quelque soit celui des deux trains qui démarrent) pourvu qu'il y ait une direction pour situer par rapport à cet instant-repère – arbitrairement – le passé et le futur (pourvu que l'on perçoive le mouvement de l'un des trains).

Ainsi donc, aucune représentation métalinguistique relative au mode d'appréhension du temps par un sujet cognitif n'implique un système d'orientation particulier, pas plus qu'il existe une représentation culturelle et linguistique universelle du sens du temps : l'invariance – que ce soit à un niveau cognitif et anthropologique ou à un niveau culturel – c'est la nécessité de passer par un espace linéaire et orienté pour pouvoir penser et se représenter le temps (l'un ne va pas sans l'autre).

En définitive, qu'il s'agisse de représentations métalinguistiques et cognitives ou qu'il s'agisse de représentations linguistiques et culturelles, le temps n'a pas de sens fixe ; ce qui importe, c'est la nécessité de passer par une représentation spatialisée impliquant une orientation pour pouvoir faire usage de ce concept abstrait. Et il nous semble que l'élaboration d'un espace vectoriel tient tout autant de principes spatiaux issus de la perception visuelle que d'une intelligence plus synthétique et mathématique.

La conceptualisation du temps passerait-elle une forme d'intelligence cognitive capable d'élaborer ce type d'espace ? Cette hypothèse ne demande qu'à être validée par les neurosciences.

¹ C'est le principe de la théorie générale de la relativité.

4. VERS UNE LINGUISTIQUE CULTURELLE

« Il ne peut y avoir de conclusion que suspendue, car les relations entre le langage et les langues seront toujours inépuisables, pour la simple, et profonde, raison que nous sommes pris dans un jeu complexe de miroirs et de pratiques. Il n'y a pas d'origine absolue, mais il y a de l'invariance. Il n'y a pas de pratiques uniformes, mais, quelles qu'elles soient [...] elles nous ramènent toujours à notre horizon de référence, qui organise notre activité de représentation. » (A. Culioli, 1999, T. 2 : 178)

A bien y réfléchir, tant en ce qui concerne les représentations culturelles que les représentations métalinguistiques, la manière qu'ont les hommes de conceptualiser le temps est somme toute bien subjective. Et c'est peut-être cette problématique de la subjectivité qui manque le plus de considération dans ce présent travail. En effet, les niveaux d'abstraction qui ont été envisagés plus haut renvoient tous à des processus cognitifs universels, anthropologiques, valables pour tout individu, quelle que soit la culture dans laquelle il est immergé ; néanmoins, ces processus ne parviennent toujours pas à expliquer la diversité des représentations du temps.

Et c'est à ce titre que Chris Sinah¹ formule la critique suivante à l'égard de la Grammaire Cognitive américaine : ne pas avoir pris en compte le rôle de la subjectivité culturelle dans la conceptualisation. D'ailleurs, comme il le remarque judicieusement, tout linguiste consent à admettre que langue et culture sont liées dans un couple indissociable ; néanmoins, peu sont ceux qui, à travers une approche linguistique et cognitive, s'intéresse véritablement à la triade langage, culture et cognition².

Or, comme l'explique Bruner³ dans son ouvrage « Car la culture donne forme à l'esprit », opter pour une telle approche dans la marche pour les sciences cognitive est une attitude aussi critiquable que celle du Cognitivisme et de la Linguistique Chomskyenne : c'est focaliser l'orientation des sciences cognitives sur le traitement de l'information en refusant là encore la part de la subjectivité dans la signification ; cette part de subjectivité (croyance, désir, intention) qui doit être imputée à l'intentionnalité⁴. D'ailleurs, Searle⁵ définit la subjectivité comme une propriété inhérente et intrinsèque aux états mentaux. De sorte qu'il en finit par conclure plus loin que la subjectivité est une réalité objective que toute discipline à vocation cognitive se doit de prendre en compte.

¹ C'est d'ailleurs, remarque Sinah, cette même critique qu'ont énoncée Bruner et Vygotski à propos de la psychologie développée par Piaget qui était, dans le courant des années 70, le principal opposant au courant chomskyen. 2001, pp. 18-20. Voir plus loin.

² C. Sinah, 2000, pp. 26-27.

³ J. Bruner, 1991, pp. 30-31

⁴ Bruner propose même d'ériger la subjectivité au rang de concepts explicatifs. 1991, p. 30. J. Searle va dans ce sens puisqu'il reproche également au Cognitiviste de ne pas prendre en compte l'intentionnalité ; car c'est bien l'intentionnalité qui nous différencie des machines. 1985.

⁵ J. Searle, 1985, p. 20 et pp. 32-33

Par exemple, au niveau linguistique, pour en revenir au comportement des termes polysémiques, quel que soit le processus explicatif invoqué pour décrire la création d'une signification nouvelle, cela n'explique toujours pas pourquoi une langue choisit tel mot, une autre langue le même mot, et une troisième un mot différent, parfois sans aucun rapport avec le domaine conceptuel du premier terme¹.

Mais Bruner² va plus loin encore dans sa réflexion puisqu'il affirme que, selon lui, la cause de tout comportement humain est à chercher dans la culture et plus précisément dans la recherche de significations au sein de la culture et non à partir des fonctionnements universaux qui devraient être vus comme les conditions biologiques imposées à la réalisation de la signification.

En effet, si l'on en revient au choix des mots servant aux processus polysémiques et métaphoriques, il y a bien un moment où un individu (ou plusieurs individus simultanément) prend la décision d'utiliser un terme ou une structure linguistique une première fois dans un usage nouveau, franchissant ainsi la barre des règles qui définissent le code d'une langue ! D'où la nécessité de prendre en compte le rapport individuel qu'entretient l'homme pris dans le jeu des références et valeurs culturelles qui façonne ce choix. C'est donc bien la culture qui façonne l'esprit ; et les modalités cognitives « biologiques » permettant la réalisation de ces états et représentations mentales n'en sont que le substrat.

Une telle conception de la triade langue-culture-cognition rejoint les considérations de Lassègue³ concernant l'explication cognitive de la diversité des langues qui se trouve, selon lui, dans le rapport individuel de l'homme à la transformation de sa langue ; c'est là que se trouve impliqué le subjectif : dans les relations que tente de construire l'homme par le biais de la langue entre l'affect et son psychique, en cherchant à poser un système stable pour ordonner cette dialectique.

Néanmoins, Lassègue⁴ ne pense pas que les bases culturelles sont si prépondérantes dans ce type d'expérience linguistique pour qu'elles nécessitent d'être prise en compte dans les sciences du langage. Or, nous voudrions rappeler que l'homme ne peut effectuer cette perpétuelle reconstruction qu'à partir de ses connaissances et savoirs culturels existants et véhiculés par la langue. Car, comme le rappelle Vygotski⁵, la connaissance individuelle a un statut social puisque la connaissance des autres précède la connaissance de soi.

Ainsi donc, comme le suggère Emilio Bonvini⁶ à propos des associations sémantiques, il se passe entre l'homme et les mots de sa langue un rapport *intrinsèquement culturel* qui

¹ C. Darling Buck, 1988, pp. 953-1016.

² J. Bruner, 1991, p.35.

³ J. Lassègue, 1997, pp. 203-207.

⁴ 1997, pp. 197-198.

⁵ Ce psychologue est d'ailleurs cité par C. Sinah (2000) pour étayer sa critique de la Grammaire Cognitive américaine (voir un peu plus haut).

⁶ Remarque formulée lors d'une réunion du groupe de travail « Typologie des associations sémantiques ».

fait que tel mot sera choisi plutôt que tel autre et qui dépasse le cadre trop restreint d'une approche strictement cognitive ou typologique de la polysémie. Il est impossible de s'abstraire de la culture d'où est issu un mot parce que les mots ne se résument pas à leur seule signification, ils valent pour un contexte donné précis et particulier.

Comme argument, Bonvini cite une métaphore observée dans une comptine en kasin entre l'usage unique d'une flèche et les tiges d'un toit en « chaume ». Dans les deux cas, il observe que les flèches du carquois et les brins qui constituent le toit sont agencés de la même manière, et qu'une fois les brins d'un toit de chaume tombés, il est impossible de les remettre en place.

L'homme cherche à produire du sens, aime produire du sens et peut-être même qu'il voudrait que ce sens soit le reflet esthétique du contenu mental qui s'y rattache, d'où la part de subjectivité dans les langues¹.

¹ Bruner (1991 : 35) va dans ce sens puisqu'il remarque que les hommes sont prêts à mourir pour leur culture. C'est dire l'importance de la culture sur le comportement humain !